

## **La viticulture à Lempdes**

### ***Le vin de Lempdes apprécié du Roy et des parisiens***

On dit que Louis XIV adorait boire du vin de Lempdes ou tout du moins du vin d'Auvergne. Le vin, produit en plus petites quantités était certainement meilleur que maintenant.

Autrefois le vin d'Auvergne montait à Paris en tonneaux chargés sur des radeaux faits avec des troncs d'arbre. Ils partaient du port de Pont-du-Château sur l'Allier. Il fallait un mois pour arriver à Paris. Ils remontaient l'Allier puis la Loire puis un canal qui rejoignait la Seine. Arrivés à Paris les radeaux étaient démontés, le bois vendu ainsi que le vin et les bateliers revenaient à pieds à Pont-du-Château.

Le vin d'Auvergne était réputé dans les bistrots parisiens. Mais tout ça c'était avant 1914. Après il y a eu les intempéries et l'arrivée des chemins de fer qui a permis d'acheminer les vins de Bordeaux. Et le vin d'Auvergne a perdu de son prestige.

Les cépages étaient du gamay, mais aujourd'hui c'est le pinot qui le remplace. Le pinot est plus alcoolisé, tandis que le gamay est de très bonne qualité. Les vins de Bordeaux sont bons en général, mais pas tous. En Auvergne, comme dans le Beaujolais, on produit désormais un bon vin de table.

Lempdes était l'une des plus grosses communes viticoles dans le département. Toutes les côtes de l'Allier étaient couvertes de vignobles sauf dans les marais où il y avait des prés (pour nourrir les chevaux).

### ***La vigne a souffert du phylloxéra et de la guerre***

Au 19<sup>ème</sup> siècle il y avait encore beaucoup de vignes. Mais avant 1900 le phylloxéra a tué toutes les vignes en une dizaine d'années. C'était un ver qui bouffait les racines. Alors on a replanté sur des cépages américains qu'on faisait pousser ici et qui ne craignaient pas le phylloxéra. Ici dans ma maison, c'était une des plus anciennes vignes de Lempdes, elle avait

100 ans. C'était la première vigne replantée après le phylloxéra (avant 1900).

À cause de la première guerre mondiale, les vignes se sont retrouvées en friche. Et puis c'est à cette époque que Michelin a commencé à embaucher des ouvriers.

Après la seconde guerre mondiale c'était fini pour la vigne. Maintenant à Lempdes on a construit des maisons et il n'y a presque plus de vignobles.

### ***Notre exploitation familiale***

Mon père avait planté lui-même ses vignes, il avait 1,5 ha. Là où est ma maison c'étaient nos vignes. Ça ne permettait pas de vivre pour tous les ménages. Donc mon père a travaillé à l'usine Michelin.

Moi aussi j'ai planté mes vignes. J'avais 2,5 hectares de vignes, soit environ 25 000 pieds de vigne sur mon exploitation (10 000 pieds de vigne par hectare). Moi aussi j'ai arrêté la vigne quand je suis allé travailler chez Michelin. J'avais encore un peu de vigne quand j'ai pris ma retraite.

La vigne, c'était beaucoup de travail, ça variait d'un jour à l'autre, c'était le climat qui décidait, nous on s'adaptait chaque jour. J'avais 80 sirets de 100 mètres chacun et pour la taille de la vigne je ne pouvais faire que deux sirets par jour.

On apprenait sur le tas. On apprenait bien parce qu'il ne fallait pas se rater sinon on en payait les conséquences.

Mais avec la vigne on vivait.

Finalement la grêle de 1950 qui a tout détruit nous a bien rendu service.

### ***Le greffage c'est tout un savoir-faire !***

Mon père avait été en Algérie en 1914 pour greffer car il y avait beaucoup de plantations dans cette colonie (mais les terrains là-bas ne valaient pas ceux de France). Mon père était un de ceux qui allaient le plus vite, il parvenait à faire 2 500 à 3 000 greffes par jour ! Il fallait un sacré coup

de main pour couper vite sans se blesser. Il était payé par lots de 100 greffes. Il a dû rester environ deux mois en Algérie, il était bien payé, il s'est bien amusé et il a tout dépensé.

J'ai greffé moi-même, j'ai appris avec mon père, mais je ne pouvais faire qu'un maximum de 1 000 greffes par jour.

On prend deux tiges de bois de la même grosseur, un bois américain pour la racine et un bois, le greffon (gamay), pour le raisin qu'on prenait sur une vigne qui donnait bien (on coupait un bout de cinq centimètres avec un nœud). Les bois sont coupés au préalable à la bonne longueur. Il faut un greffoir, sorte de couteau à lame courte avec la lame d'un côté seulement pour couper à plat. Le greffoir coupait comme une lame de rasoir (on l'affûtait sur du cuir). On fait une fente on les emboîte entre eux et ça tient tout seul on n'a même pas besoin de faire de lien. Après on plante les greffons dans une pépinière pendant un an et on le transplante ensuite dans la terre de la vigne et on obtient un sarment au bout de quatre ans.

Le bois de support était de la vigne sauvage. Mon père en faisait pousser une vingtaine de pieds, ce qui était suffisant pour les greffes, car ça pousse bien.

On a essayé des machines à greffer, mais ça ne marchait pas bien, ça ne pouvait pas remplacer le travail fait à la main. Je ne sais pas comment on fait maintenant.

Le greffage on le faisait le soir ensemble en buvant des coups.

Il y avait des pieds de vigne qui donnait jusqu'à 100 ans. Mais régulièrement dans une vigne, chaque année, on remplaçait des ceps de vigne.

[Jean fait une démonstration de greffage, réussie, avec un couteau de cuisine et de morceaux de bois pris sur un arbre dans le jardin.]

### ***Echalas et fil de fer***

J'ai connu les échaldas mais il y avait déjà le fil de fer. L'échaldas était pratique au moment des vendanges par ce qu'on pouvait faire le tour du cep de vigne. Mais le travail pour replanter les échaldas était très pénible (replantation avec le pied). Pour l'échaldas il y avait des liens en osier : un pour la souche et quatre autres pour les branches. Les échaldas sont en bois et la vigne s'enroule autour.

Le fil de fer était quand même bien pratique et il n'a pas fait « geler » la vigne comme certains pouvaient le craindre au début.

### ***Le travail avec le cheval***

Parfois avec le cheval ce n'était pas facile ! Il fallait se cramponner. Mais en général, quand on sait bien traiter un cheval, alors après on peut faire ce qu'on veut avec lui. Les chevaux, il faut savoir leur parler et ne jamais se mettre en colère (sinon exceptionnellement). Le cheval est une bête intelligente.

Dans les vignes, j'aimais travailler avec le cheval. C'était l'idéal car je ne me fatiguais pas, je m'amusais, c'était un vrai plaisir. On avait un demi-sang normand, un bon cheval, bien adapté pour le travail de la vigne. Il faisait des grands pas et on pouvait labourer un hectare dans la journée avec le cheval.

À l'automne, pour peler, pour buter la terre de la vigne il fallait deux chevaux, l'un devant l'autre, parce que ça tirait fort.

Une fois je suis allé aider un copain à sarcler des betteraves. J'avais un cheval gris. Il ne s'est pas trompé, il passait exactement entre les rangées sans abîmer les petites pousses de betterave qui ne mesureraient qu'un centimètre.

Seulement le cheval, il faut le nourrir. À la fin, j'ai acheté un motoculteur pour le labour. Mais ce n'était pas terrible parce qu'on se crevait à la tâche.

Dans le bas de Lempdes, il y avait les marécages car il y avait beaucoup de ruisseaux. Dans ces marais il y avait des prés pour nourrir les 60 ou 70 chevaux de Lempdes, sans compter les vaches. A Lempdes il devait y avoir au moins trois cents chevaux. Tous les paysans avaient un cheval, certains en avaient deux. Un cheval vit entre 4 et 16 ans, parfois jusqu'à 20 ans maximum. Le motoculteur on ne le nourrit pas quand on ne s'en sert pas. Mais le cheval il faut le nourrir tous les jours (avoine, foin).

Quand on vendait un cheval à la boucherie chevaline, ma grand-mère pleurait beaucoup. Le cheval est familier. Il serait entré dans la cuisine. On s'y attachait, on travaillait avec lui presque tous les jours.

A Dallet il y avait moins de chevaux. Alors on y allait avec nos chevaux pour les aider à porter leur bois chez eux et en échange ils nous laissaient couper du bois qu'on rapportait chez nous. Ça ne coûtait rien à personne. On coupait les arbres avec un passe-partout. Après la guerre il y a eu des tronçonneuses et les gens se chauffaient plus au charbon qu'au bois.

Quand on allait à Clermont à cheval il fallait environ une heure. On garait le cheval n'importe où on pouvait, sur les places.

### ***Le désherbage était manuel, on n'utilisait pas de désherbant !***

À l'automne, on butait la terre. Au printemps, on passait le décaillon pour remettre la terre au milieu. On dépelait c'est-à-dire qu'on défaisait les buttes. En été, on passait la houe pour couper l'herbe. Le fessou c'est une lame qui coupait l'herbe. On pouvait en mettre trois à cinq s'il y avait beaucoup d'herbes. Je ne savais pas pourquoi on faisait comme ça, mais je l'avais toujours vu faire. Le désherbage manuel demandait beaucoup d'heures de travail. Mais là où l'herbe ne poussait pas, la vigne donnait moins bien. Quand on enlève l'herbe, on aère le terrain et ça n'est pas du tout la même chose que d'utiliser du désherbant. Dans les vignes, le désherbant c'est une saloperie !

Une fois à Cahors, j'ai vu qu'ils utilisaient le désherbant juste sous le cep. C'est de la bêtise. Ceux qui avaient essayé ont vite abandonné car ça diminuait le goût de leur vin qui était alors invendable.

## ***Les engrais***

A Lempdes on n'avait pas de pigeons. On prenait de la fiente de poule que l'on mélangeait avec de la cendre. La fiente de pigeons ça ne suffisait pas ! On utilisait aussi le fumier de chevaux, de vaches et même de lapins. Donc on n'avait pas de pigeonier. Même à Dallet ça ne suffisait pas.

La colombine ça venait par bateau de Colombie : sur les côtes de ce pays il y a des montagnes de merde d'oiseaux séchée. Aujourd'hui on trouve encore de la fiente de poule séchée en granulés.

Les engrais chimiques sont venus beaucoup plus tard. Le premier a été le phosphate. Après ils ont trouvé des trucs plus efficaces pour produire mais beaucoup plus nocif pour la santé. Et même quand on parle de la fiente de poule il faut se méfier de ce que les poules ont mangé.

## ***Le sulfatage contre les parasites de la vigne***

La sulfateuse à bras c'est fatigant, alors j'avais acheté un système pour sulfater qui s'attelait au cheval. Ça pulvérisait bien, trois rangées de chaque côté.

On utilisait de la bouillie bordelaise. Il y avait des avis du syndicat viticole et les ingénieurs agricoles nous prévenaient : « sulfatez les vignes ». Mais quand il pleuvait ça nous obligeait à retourner sulfater la vigne parce que la pluie avait tout rincé. Si on voyait que ça menaçait trop de pleuvoir on n'y allait pas.

## ***Les vendanges***

Fin septembre, début octobre, quand on voyait ces ceps de vigne pleins de raisins, on était fier ! Et c'était alors le temps des vendanges.

Tout le monde allait travailler à la vigne, sauf une femme ou deux qui restaient à la maison pour faire la cuisine. On embauchait à la journée, il y avait du mouvement. Certains dimanches on était trente. On faisait venir des copains, des collègues de Clermont. On les nourrissait bien et on leur donnait du vin. C'était rare qu'on les paye. Ils venaient surtout

passer une bonne journée. Heureusement il n'y avait pas beaucoup de voitures et pas de flics pour contrôler le niveau d'alcool.

Avec du monde, mon demi hectare de vigne était vendangé en une après-midi. Les femmes avaient des paniers en bois ou en plastique, les hommes des hottes à raisin. Ils versaient le contenu dans des bacholles qui sont de grosses bassines en bois. Chacune pesait, une fois remplie, une centaine de kilos. Je faisais le transport des bacholles avec la remorque tirée par le cheval.

Pendant la guerre un groupe de jeunes est venu aider à vendanger. On avait barbouillé les fesses d'une fille avec le raisin rouge, alors elle est allée se laver en bas. On avait été la voir et elle avait lancé à la cantonade : « Oh, et puis après tout, un cul c'est un cul ! ». On avait bien rigolé ce jour-là.

### ***Les sarments***

Après les vendanges on taillait les sarments de vigne, c'est à dire les branches (pas les souches). On laissait juste une branche.

Des femmes venaient ramasser les sarments dans les vignes. Chez nous c'était la mère F..... qui venait. Quand elle avait fini de ramasser les sarments elle en faisait des fagots et on lui amenait chez elle avec le cheval et la charrette.

Les sarments coupés ça faisait du bon bois de chauffe. Le boulanger achetait le sarment pour son four. Ça grillait bien les châtaignes.

Mais il ne fallait pas couper le bois lors de la lune nouvelle (3 à 4 jours par mois, on regardait le calendrier lunaire sur le calendrier des pompiers). Sinon il ne brûlait pas bien et il fumait. On a fait l'expérience et c'est vrai (avec les arbres aussi, c'est pareil).

### ***Le fouloir et le pressoir***

Quand les grappes de raisin sont coupées, on les entrepose dans la cave. Au bout de deux à trois jours (à tout casser huit jours) ça fermentait.

Il faut alors tirer le vin sans attendre, surtout pour obtenir du blanc. Parce que si on attend une nuit, le raisin commence sa maturation. Il devient d'abord rosé et si on attend encore un peu les peaux et la chair fermentent et ça devient rouge foncé et alors ça colore le jus en rouge.

Le gamay c'est un raisin rouge dont le jus est blanc quand on le presse. Si on maîtrise bien on peut faire du blanc, mais ici on arrivait difficilement à faire du vrai blanc parce qu'il devenait vite rosé. Alors on faisait du rosé (à Dallet ils faisaient du rouge, mais pas du rosé).

Il faut écraser (fouler) le raisin. Pour cela il y a deux techniques : le foulage avec les pieds ou le foulage mécanique.

Pour le foulage manuel il s'agit de mettre les raisins dans une cuve. On se met à poil dans la cuve et on s'enfonce jusqu'à la poitrine. Il faut alors chaupiller (écraser) les grappes avec les pieds en sautillant. Cela fait tourner le raisin pour que celui qui est dessus passe dessous. On dit de cette opération : « fouler la cuve ». Le foulage, c'est une technique qui n'a pas bougé pendant des siècles (déjà les romains la pratiquaient). Ça se faisait encore quand j'étais enfant.

Quand on est nu dans la cuve, la transpiration du corps devait bien se mélanger au jus. Et puis certains ont bien dû faire pipi quand ils étaient bien ivres. Mais cela ne se connaissait pas, mélangé à 4 000 litres de vin. Ça donnait bon goût !

Dans le fouloir on pouvait vite s'asphyxier à cause des émanations d'alcool, surtout si le raisin avait déjà commencé à fermenter. Il y en avait dans les cuvages qui n'avaient pas soif ! Un soir, mon père et mon grand-père ont vu de la lumière dans la cave de Bouffard. Il avait les quatre fers en l'air et il a bien failli mourir dans le cuvage. Ils ont eu de la difficulté à le sortir parce qu'il était nu et enfoncé dans le raisin.

Nous on avait entre 150 et 200 bacholles de raisin. On ne le faisait pas avec les pieds, on avait un fouloir mécanique. Il s'agit d'un réceptacle rectangulaire en bois avec les parois inclinées qui faisaient descendre les grappes vers deux cylindres avec des striures profondes qui tournaient et écrasaient le raisin.



Le fouloir est placé au-dessus de la cuve où s'écoule de jus.

Après le fouloir on passait le raisin écrasé au pressoir à vis pour finir de récupérer le jus.

Les vigneron qui n'avaient que dix bacholles pressaient le raisin en le chaupillant dans de grands benons [bacholles].

Les berthe (hottes) en osier servaient à aller travailler dans les vignes pendant l'année. Pour les vendanges nous utilisions des hottes en métal blanc galvanisé pour que le jus du raisin ne coule pas.

Le filtre était composé d'une gerbe de sarments.

La clé c'est un robinet en cuivre de grosse taille.

Ce jus rouge a souvent servi à peinturlurer la figure ou le derrière des filles.

Ainsi, après ce fastidieux travail, on obtenait que 75 % de la récolte devienne du jus de raisin. Ce jus on le mettait alors dans des grands tonneaux de 2 000 ou 3 000 litres, qu'on appelle des « foudres ».

Dans la chaleur du tonneau le jus de raisin fermente avec le sucre. On avait droit à mettre un certain pourcentage de sucre dans le raisin. Certains en mettaient plus que ce qui n'était autorisé. On allait chercher le sucre à l'usine par sacs de 50 kg. Il ne fallait pas en mettre trop pour que ça ne se connaisse pas (deux degrés maximum). De toute façon, le vin était suffisamment alcoolisé pour saouler tout le monde. Une fois à Cahors j'ai vu un stock de plus de 1 000 sacs de sucre dans une coopérative. Je leur ai demandé : « c'est pour faire de la confiture ? ».

On ne faisait jamais les degrés pareils, ça dépendait du soleil. Moi mon vin faisait en moyenne 12°.

Pour arrêter la fermentation on met du soufre. Mais aujourd'hui, pour être tranquilles, les vigneron utilisent trop de sulfites.

Le vin de Lempdes se conserve bien en bouteille.

### ***Les cuves***

J'avais acheté deux cuves de 3.000 litres à la brasserie qui faisait de la bière à Pont-du-Château. J'avais raclé l'intérieur à l'herminette pour faire revenir le bois brut. C'était du chêne, très épais (10 centimètres d'épaisseur) sans un nœud car ça venait de la forêt domaniale de Tronçais (dans l'Allier). Je produisais un vin de très bonne qualité dans ces cuves. Plus tard, je les ai vendues à des gars qui venaient de l'est de la France. Quand ils les ont vues, ils n'ont pas hésité à me les prendre. Elles ont alors resservi à faire de la bière.

### ***La lie***

Le jus de raisin est donc conservé dans les foudres. Ce jus est trouble et se décante. On tire le jus clair et on le met dans d'autres tonneaux plus petits pour la transformation en vin.

La lie tombe au fond. C'est un liquide épais qui se compose des pépins, des peaux, des chairs et des grappes.

La lie est récupérée pour être passée à l'alambic pour donner de l'eau-de-vie de vin. La lie de blanc est rouge comme la lie du rouge mais ça ne donne pas le même goût pour l'eau-de-vie.

### ***L'alambic***

On dépose la lie dans le vase en cuivre de l'alambic. On la chauffe, elle s'évapore et la vapeur est récupérée. Ensuite la vapeur est refroidie dans le tube en serpentin et il en sort un liquide. Au début il en sort de l'alcool à 80° et plus ça va, plus le taux d'alcool va diminuer à force de se diluer avec l'eau de la lie.

On mesure le taux d'alcool avec un pèse alcool. Plus ça se diluait plus on devait faire attention à ne pas passer en dessous de 40°. En général on arrête à 40° ou 45° parfois 50°. On a alors de la gnôle.

Il y en avait qui buvaient la première tirée à 80°. Celui qui avait le nez dessus ça ne le rendait pas intelligent à cause des vapeurs d'alcool !

Une fois distillée la gnôle ne bouge plus et reste stable.

Certains en buvaient un litre par jour à 50°. Le « Gorgone » ne buvait que ça, pas de vin, uniquement de la gnôle.

On peut faire d'autres alcools, en fait avec tout ce qui contient du sucre. Par exemple avec de la betterave ou des pommes (calva normand). L'eau-de-vie de raisin avait bon goût, c'est bien meilleur que le calva. Quant au Cognac c'est le résultat de la distillation du vin, mais nous on n'en faisait pas ici.

### ***On avait droit à vingt litres d'alcool***

On avait le droit de produire 20 litres de gnôle par an et par homme (les femmes n'y avaient pas droit). Le reste partait à l'État qui ne payait pas beaucoup du litre. Je ne sais pas à quoi ça servait.

Mais la plus grosse part n'allait pas à l'État ! Les bouilleurs de cru qui faisaient la vigne et qui distillaient en gardaient plus que vingt litres.

Par exemple, théoriquement chez nous, il y avait 20 litres pour moi, 20 litres pour mon père, 20 litres pour mon grand-père.

Or, une bacholle donnait 60 litres de vin soit 1 litre d'eau de vie. Comme on faisait 150 à 200 bacholles, ça faisait autant en litres de marc (gnôle).

Et il y avait 30 ou 40 litres qu'on buvait.

Il s'en sifflait du marc ! On n'aurait pas pu boire le café sans la gnôle. On y mettait de grosses larmes, ce n'étaient pas des gouttes, c'était l'équivalent d'un verre à vin rempli aux trois quarts. Et ça montait à 50° !

Le marc servait à faire des cadeaux, ce n'était pas pour vendre. On en faisait des liqueurs avec des fruits (cassis, etc.).

### ***Les distillateurs et les inspecteurs de la Régie des alcools***

Il y avait deux alambics : un à la Coopérative de Lempdes et un appartenant à un distillateur ambulant (hors coopérative) qui tournait dans les villages. Ce dernier s'installait à Lempdes pendant une à deux

semaines par an. Il avait un petit alambic. On n'était pas obligé de passer par la Coopérative.

En plus, tout se distillait : pommes, poires... tous les fruits se distillent.

Les inspecteurs de la régie des alcools de l'État venaient sans crier gare pour contrôler si on respectait bien la règle des 20 litres par personne. Mais les inspecteurs n'étaient que deux dans le département du Puy-de-Dôme. Ils savaient bien qu'ils ne pouvaient pas tout contrôler et ils laissaient un peu faire. Mais quand ils en prenaient un qui avait triché il ne le manquait pas. Et ils en ont attrapé plus d'un !

### ***La coopérative viticole de Lempdes***

A Lempdes il y avait une Coopérative viticole.

J'ai connu tous les responsables qui sont cités dans la liste de la distillerie de 1939 : Concourdel a été maire de Lempdes, c'était un copain à mon père. J'ai bien connu Francisque Aymard qui a été maire de Lempdes et surtout son fils, Adrien.

Après-guerre j'ai été secrétaire de la distillerie mais pendant un an seulement, car après il y a eu la grêle et je suis parti travailler chez Michelin et je n'ai plus eu le temps de m'occuper de la distillerie.

Pendant la guerre, l'eau-de-vie est restée pendant trois ou quatre ans dans les demi-mi (600 litres) de la Coopérative parce qu'il n'y avait pas eu de collecte pendant la guerre. En principe on devait la donner aux allemands mais ils ne l'ont pas eu. Après la guerre la Coopérative a écrit à la préfecture qui nous a répondu de garder cet alcool et de le restituer à ses propriétaires. Il en manquait un bon quart, en partie à cause de l'évaporation et aussi parce que certains avaient dû venir en boire, bien évidemment.

## **Portraits de lempdais(es)**

### ***Roger S..... est décédé à mes côtés***

On venait d'arriver à Noirmoutier, c'était le début des vacances, et Roger voulait aller ramasser des pommes. Alors nous sommes partis ensemble chercher des cagettes au supermarché. En sortant du magasin il m'a dit qu'il avait mal au cœur, mais il a quand même voulu prendre le volant de la voiture et conduire. En chemin on s'est arrêté à la boulangerie. Quand il est sorti de la boulangerie avec le pain il s'est assis au volant et là il s'est écroulé sur le volant. Au début je ne pensais pas qu'il était mort, je me disais qu'il avait fait un malaise. On a appelé les pompiers. Mais quand ils sont arrivés c'était trop tard. Il avait fait une embolie. Il n'avait même pas soixante-dix ans. Je ne connaissais personne là-bas. Comment faire pour aller le dire à sa femme ? J'ai croisé un vague cousin à Roger qui m'a accompagné. Je connaissais Roger depuis qu'il s'était marié avec une fille de Lempdes qu'il avait rencontrée là-bas, à Noirmoutier, en vacances. Et puis il était venu s'installer avec elle à Lempdes.

### ***Le médecin de campagne et les guérisseurs ambulants***

Dans le village on avait un docteur qui passait régulièrement. Il venait de Cournon ou de Pont du Château (où ils étaient deux ou trois). On allait chercher le docteur à vélo. Mais on ne faisait pas venir le docteur pour le moindre rhume. On le faisait quand on était vraiment obligé parce qu'il n'y avait pas d'assurance maladie à l'époque (dans le régime agricole), même si dans certaines entreprises, comme chez Michelin, il y avait des assurances sociales pour les salariés.

Je me souviens que le Docteur B..... ne se faisait pas payer quand les gens n'avaient pas d'argent. Il disait « allez, tu me paieras la prochaine fois ». Tous les médecins le faisaient un peu tous. Quand il venait en consultation chez les gens, il se mettait à table avec eux. Il venait avec un cheval (après il a eu une voiture).

Il y avait un vétérinaire à Clermont-Ferrand. On l'a fait venir une fois pour le cheval qui avait le tétanos. Il y avait des guérisseurs qui savaient

soigner les animaux. Ils passaient notamment pour les cochons. Ils avaient des potions magiques. Ça marchait aussi bien pour les animaux que pour les humains.

### ***Maurice, le tambour de ville***

Il était bien connu, le Maurice. C'était un petit gars, ancien légionnaire à ce qu'on disait. Il était marié à une grosse femme, forte et épicière. Quand il était saoul sa femme l'attrapait par le col et le jetait dans le bac de la fontaine du village, été comme hiver.

Un jour il y avait eu des fouilles dans le cimetière et une dizaine de crânes humains avaient été déterrés et exposés le long du chemin. Le tambour, Maurice, a pris sa pipe et la fourrée entre les dents d'un crâne. Et il disait : « Tiens, ça fait longtemps que t'as pas fumé ! ».

### ***B....., le chiffonnier***

B..... buvait beaucoup, il était toujours ivre. Un jour au bistrot sur la place il était à quatre pattes, ses sous éparpillés par terre sous la grille. Il disait : « trois fils, trois millions ! ». Mais il ne leur a rien donné. Il collectait les peaux de lapin, la ferraille. Il en avait des sous. Pendant la guerre il avait augmenté ses tarifs parce qu'il y avait pénurie. Mais ses fils étaient des bons à rien.

### ***Le père « Tchète »***

Le père Tchète avec son accent patois était très vieux. Il avait fait la guerre de 1870. Il avait un chassepot (fusil d'infanterie de 11 mm modèle 1866) c'était un fusil de guerre en usage dans l'armée pendant la guerre de 1870 (avant le fusil Bel). C'était un fusil à un coup qui se chargeait par la culasse. Le père Tchète l'avait gardé. Il avait aussi un casque d'officier de cavalerie allemande (uhlan). Le casque était en cuir noir avec une pointe en cuivre et un aigle en cuivre qui déployait ses ailes devant.

### ***Zakla A....., assassiné par le FLN***

Je connaissais un Algérien de Lempdes qui était jardinier à côté de mon grand-père. Il s'appelait Zakla A..... C'était un ancien sergent dans l'armée française. Il était bien brave. Il était marié à une Française, fille du commissaire-priseur de Clermont-Ferrand. Quand on tuait le cochon il venait à la grille et on lui frottait un bout de cochon sur le nez. Il habitait à Marmillat en face du camp d'aviation. Mais au début des années soixante, avec la guerre d'Algérie le FLN lui demandait de payer. Il a refusé alors ils l'ont tué.

### ***La Tonine***

La Tonine elle faisait tambour de rue. Elle vivait avec Maurice B....., qui disait qu'il avait été légionnaire (ça se pouvait bien). Elle ne s'en cachait pas, elle disait « quand je faisais la putain à Paris ». Elle tenait une épicerie. On allait acheter des bonbons. Des fois elle en donnait plus ou moins pour dix sous.

### ***La Mère Paillasse***

Elle était alcoolique. Son mari avait enlevé les robinets des tonneaux pour qu'elle ne boive pas de vin. Mais elle avait trouvé le moyen de pomper du vin en enlevant la bonde au-dessus du tonneau et elle y introduisait un chiffon qu'elle ressortait imbibé et qu'elle tordait pour récupérer le vin.

### ***Youra, le petit yougoslave***

Youra le petit Yougoslave était commis de maison chez Marvy qui faisait du transport de sable et de gravier et tenait aussi un bistrot au fond de Lempdes. Youra était mal payé. Le yougoslave allait boire un verre de gnôle tous les matins à l'alambic. En général elle tapait 55-60°. Un jour les gars lui ont mis un verre de la première tirée qui tapait à 80°. Ça l'a chahuté, il ne tenait plus debout !

### ***C....., le tonnelier***

En face du château de Monsieur B..... là où il y a un salon de coiffure aujourd'hui, il y avait un tonnelier qui faisait des petits travaux pour le château des B..... Mme B..... qui était une femme très respectable était allée voir le tonnelier pour lui rappeler qu'il avait des travaux à faire pour le château. Elle lui dit : « Vous ne pensez pas à moi ! » Et le tonnelier qui avait bu et était ivre, comme à son habitude, lui répondit : « J'ai pas le temps, grande s..... ! On n'est pas chez Michelin, moi je vous emmerde ». Ce tonnelier n'était pas très intelligent. Il a continué à insulter Madame B..... mais celle-ci était déjà partie. Elle parlait bien aux gens, elle saluait d'un « Bonjour Monsieur » mon grand-père C..... lorsqu'elle passait devant les vignes.

### ***Le père B....., père de la 2CV à Lempdes***

B....., on le voyait souvent. Il avait acheté le château à Augagne de Chanteloup (qui a vendu son château parce qu'il n'avait pas d'héritier). Son fils lorsqu'il avait à peu près 14 ans est venu nous regarder un matin alors qu'on travaillait à la batteuse. On lui a dit de ne pas rester là à regarder et de venir nous aider. Le père B..... est venu avec sa femme et a dit à son fils : « tu as commencé, alors tu finis la journée ». Le gosse était tout heureux et après avoir passé la journée avec nous le soir il a pris le dîner avec nous. Le père B..... était patron de Michelin et de Citroën. Il avait une voiture et tous les jours il descendait à Clermont-Ferrand avec sa voiture. Et s'il voyait quelqu'un qui attendait le bus au bord de la route, il s'arrêtait et il l'emmenait.

Quand sa fille s'est mariée, elle a demandé une 2CV en cadeau et il lui a refusé en disant qu'il ne pouvait pas en avoir une. Si lui ne pouvait pas avoir une 2CV on se demande qui pouvait en avoir une ! Mais c'était un homme réglo.

Monsieur B..... s'est tué en voiture en venant à Lempdes. Il venait à Lempdes tous les dimanches.



## **Souvenirs d'une période tourmentée : 1940-1944**

Il y a beaucoup de situations vécues pendant la guerre dont je ne me souviens plus. Mais c'est une période qui m'a marqué et j'en ai quand même gardé quelques souvenirs. Pendant la guerre j'ai vraiment eu la trouille lors de l'épisode du bois de Randan et lors de mon évasion du bureau du STO.

### ***L'invasion allemande en 1940***

A la déclaration de guerre en 1939, je n'avais que dix-sept ans. On l'a appris par les journaux et les affiches (puisqu'on n'avait pas encore la radio).

Les allemands avaient envahi le pays (bataille de France) ; Les italiens avaient attaqué dans les Alpes mais ils n'ont rien pu faire. Au début, les allemands ne sont restés que trois à quatre jours et ensuite ils sont remontés au-delà de la ligne de démarcation (arrangement avec Pétain) qui passait vers Moulins.

En bas de Lempdes, il y avait un barrage militaire français avec deux mitrailleuses qui ont tiré sur les premiers allemands qui arrivaient en moto. Ils en ont tué plusieurs. L'Armistice n'était pas encore signé.

C'est pour ça que les Allemands ont tué les trois civils de Lempdes qui étaient allés à leur rencontre pour les voir. Ce n'était pas le bien le meilleur moment d'aller voir les Allemands. Georges Rochette a vu. Ils avaient bu un coup, les Allemands leur avaient demandé de remonter et ils ont finalement tiré. Le matin Wellman est allé prévenir la mairie de Lempdes pour dire d'aller chercher leurs cadavres. (L'une des veuves est morte il y a peu à 103 ans.)

Mon père travaillait chez Michelin et y travaillait encore pendant la seconde guerre mondiale. Un soir de 1940, lors de l'invasion allemande, les ouvriers de Michelin qui revenaient à Lempdes après le boulot, ont été arrêtés par les allemands ; l'autobus n'avait pas été les chercher à l'usine. Les allemands étaient une vingtaine à pied. Les Allemands

n'étaient pas à Clermont le premier jour. Quand mon père est arrivé sur place la colère était passée et les Allemands les ont laissé passer.

Les allemands ont vidé la cave de chez M....., un bistrot à Lempdes (sur le bord de la route nationale). Ils ont bu tout le champagne.

A cette époque (mai 1940) la nuit il fallait aller surveiller les récoltes (voir le PV du Conseil municipal).

Le jour où les allemands sont arrivés en 1940 ils ont fusillé trois personnes. Quant à moi, un petit avion de reconnaissance allemand m'a tiré dessus, juste devant l'église. J'étais au tabac chez C..... Quand on a entendu les coups de feu au fond de Lempdes on s'est taillés. C'est lorsque je traversais la place que l'avion est passé. Je n'ai pas eu le temps de comprendre, j'ai vu le trottoir d'en face en feu, à cinquante mètres de moi. Ce n'est qu'après que j'ai réagi et que je me suis dit que c'était moi qu'ils visaient puisqu'il n'y avait que moi dehors dans la rue. Peut-être m'avaient-ils pris pour un soldat ?

Les allemands avaient commencé à tirer à Pont du Château. Il y a eu le capitaine Bourquin qui a été tué par les allemands. Il était prisonnier des allemands, arrêté à Pont du Château. Ils lui ont demandé s'il y avait un village avant Clermont. Il a dit non. Les allemands lui ont demandé de monter dans sa voiture et de rouler. Lui, savait qu'il y avait des soldats français à Lempdes puisque c'était lui qui les avait placés. Il est arrivé devant le barrage, entouré d'allemands en moto. Il s'est fait tirer dessus par les soldats français qui l'avaient bien reconnu. Mais ils visaient les allemands. En fait, le capitaine Bourquin était à Lempdes quand ça a commencé à péter à Pont du Château. Il a sauté dans sa voiture. Là-bas les soldats français avaient déjà fui et il s'est fait arrêter. On lui avait demandé si nous, les jeunes, on devait s'en aller, mais il a dit que ce n'était pas la peine, que la guerre était déjà perdue. Il n'était pas vieux. Il est enterré à Lempdes.

Il y avait une pièce de 75 sur la côte de Cournon (3 pièces). La première automitrailleuse allemande, ils l'ont eue en plein dedans. Les soldats français se sont taillés pendant que les allemands se couchaient sous les coups de feu et d'artillerie.

Le clocher de Lempdes a pris quelques obus de char (qui n'étaient pas gros). Ça a pété pendant un moment. Ça a fait du bruit !

Les allemands se sont arrêtés, ils avaient laissé les motos sur la route. Les combats ont duré une heure en tout.

Mais les allemands ne sont repartis à Clermont-Ferrand que le lendemain. Ils sont allés au café, chez M..... Ils ont bu tout le champagne (ils adoraient ça). La fille M..... était mourante (elle était ma conscrite), elle est morte le lendemain.

Le lendemain, les allemands ont mis un barrage sur la route et c'est là que les trois lempdais ont été tués. Les allemands n'étaient pas rassurés.

Il y a eu quelques blessés : une femme est allée chercher son linge au moment où il y a eu les combats ; elle a pris un éclat d'obus dans les fesses. Un belge qui était domestique chez B..... a été blessé par une balle perdue. (Il avait une fille conscrite avec moi ; ils étaient venus pour travailler au domaine de Marmilhat pour éclaircir les betteraves et ça leur avait plu et ils étaient restés.) Le belge était parti chercher les vaches de B..... et il a pris une balle qui lui a traversé le bras (ou l'épaule). On l'a retrouvé à plat ventre. Il faut dire que ce jour-là il était saoul, ce n'était pas le moment d'aller dehors !

### ***L'occupation de la zone sud à partir de 1942***

Pendant l'occupation allemande il y avait le maire, la police française, les gendarmes. Il y avait la milice aussi. Il y a eu beaucoup de haine entre ceux qui étaient pour les allemands et ceux qui étaient contre. Une bien triste période.

A Lempdes on avait juste un garde champêtre. Les gendarmes étaient à Pont du Château (canton). Une partie des gendarmes était passée dans la résistance, une bonne partie ; le reste était avec la gestapo.

On les a vus pendant plus de deux années (1942-1944). La vie avait repris comme avant, on ne voyait pas bien la guerre (en zone sud). Ici, à Lempdes, les allemands c'étaient surtout des mécaniciens d'aviation et ils ne nous emmerdaient pas.

Il y avait des gens de Lempdes qui étaient prisonniers en Allemagne ; c'étaient des soldats qui ont été libérés à la fin de la guerre.

Je ne me souviens pas de tout, mais il y a des choses qui marquent pour la vie. On ne se rendait pas toujours bien compte du danger. Il fallait la fermer, ne pas se faire voir à certains endroits à cause du STO notamment. A la fin de la guerre je me cachais quand même.

Parfois les gens faisaient des dénonciations « bêtement », sans s'en rendre compte, juste en parlant trop (dans la queue d'un commerce, par exemple, en attendant chez le boucher). Il y avait une bouchère qui a dit par bêtise : « il y en a qui devraient être en Allemagne en train de travailler et qui n'y sont pas ! » Mais certains disaient des choses par méchanceté.

Le facteur de Lempdes, Antoine M....., a détruit (brûlé) des lettres de dénonciation adressées à la Gestapo. Les gens faisaient des dénonciations par méchanceté ou par bêtise. Certains parlaient, d'autres écoutaient et répétaient. La bouchère ne pouvait pas s'empêcher de parler : « celui-là il devrait être en Allemagne... »

Par contre on ne savait pas qui étaient ceux qui dénonçaient. Qui a dénoncé les jeunes du Claveix ? Car ils ont bien été dénoncés par quelqu'un.

### ***Les soldats de l'armée allemande***

Les soldats de l'armée allemande avaient aussi peur de la Gestapo que les français. Les allemands qui se faisaient arrêter par la Gestapo parlaient sur le front de Russie (et ils ne tenaient pas à y aller).

Le soir à 18 heures il y avait le couvre-feu. Les Allemands patrouillaient pendant le couvre-feu et faisaient exprès de traîner des pieds sur le chemin pour bien se faire entendre de loin.

On voulait faire les cons comme des jeunes. En été on voulait sortir. Un soir, on était allés boire dans une cave. On sort et on tombe sur une patrouille de quatre allemands. Ils étaient d'Aulnat. On leur fait signe qu'on venait de boire. Ils disent « Ha good ! » On est retourné boire

ensemble dans la cave. Ils ont posé leurs fusils, on aurait pu les descendre, ils n'étaient pas très méfiants. Ils ont bu deux ou trois verres et ont montré les photos de leurs familles et ils pleuraient. C'était de simples soldats, pas des gestapo/milice. On n'a jamais eu d'emmerdes avec l'armée régulière allemande. Ils attendaient de rentrer chez eux. Au fond, les soldats allemands étaient comme nous, ils ne voulaient pas de la guerre.

Comme il y avait le couvre-feu on ne pouvait pas circuler le soir. Comme on devait aller accueillir quelqu'un à la gare de Pont-du-Château et que le train avait du retard, mon père monte à la kommandantur (à la mairie actuelle) et explique la situation au commandant, dans son mauvais allemand. Le commandant allemand, qui était professeur de français, lui répond dans un excellent français. Ce dernier a délégué deux soldats allemands pour accompagner mon père. Au retour il a payé des canons aux soldats.

A la fin de la guerre, il y eu une trentaine de prisonniers de guerre allemands assignés à demeure dans une ferme à Lempdes (celle en face de l'actuelle mairie). C'était un « stalag ». Ces prisonniers venaient du mur de l'Atlantique. Il y en avait un qui venait travailler chez nous trois jours par semaine. Il était très bien, très serviable. En fait, ces prisonniers étaient plutôt tranquilles et bien lotis vu comment l'Allemagne était en souffrance après-guerre. Ils sont restés un an et demi.

### ***La Gestapo et les miliciens français***

La Gestapo, c'était la police des allemands, mais il y avait aussi des Croates et d'autres nationalités. Il ne faisait pas bon de tomber entre leurs pattes. Ils étaient habillés en civil.

La Gestapo ne voulait pas que l'armée vienne. L'armée allemande craignait la Gestapo comme nous. On a eu de la chance ici, à Lempdes, la Gestapo ne venait pas beaucoup.

Le pire, c'était la milice, des français, des voleurs sortis de prison (la crème pour faire ce sale travail). La milice a fait autant de mal que les

Allemands ! La milice portait l'uniforme des chasseurs alpins avec des grands bérets.

Parmi les chefs de la Gestapo locale il y avait Verneyre le pharmacien de Clermont savait bien ce qu'il faisait. L'autre, Mathieu, avait une tête d'abruti. On ne l'a pas vu au procès. J'ai lu dans le journal qu'il avait été exécuté.

Un voisin de Lempdes, qui habitait rue des écoles et qui s'appelait B....., avait un commis ouvrier agricole dénommé G..... Avec Roger Cournil, on avait retrouvé G..... à Clermont-Ferrand. Avant il était pauvre et maintenant on le voyait place Delille bien habillé avec plein de pognon. Il voulait payer à boire à tout le monde, mais nous on n'a pas voulu. On n'en a plus entendu parler après la guerre. C'était un imbécile de la milice locale. Ils lui ont fait briller l'argent et ça a marché par bêtise, pour l'appât du gain. Ce n'était pas par idéologie. Il n'était pas intelligent.

Lors de l'épuration à la fin de la guerre, beaucoup de miliciens ont été exécutés.

### ***B....., le belge***

Il y avait à Lempdes un belge qui était venu à Lempdes avant-guerre. Il s'appelait B..... et travaillait aux bitumes. Il avait quelques propriétés et des vaches. Sa femme et ses filles étaient un peu demeurées.

Pendant la guerre il fréquentait les allemands qu'il invitait chez lui, il faisait du marché noir, il achetait du vin qu'il revendait aux allemands. Il battait sa femme et ses deux filles pour les faire coucher avec les allemands. C'était un hitlérien surtout un imbécile. Il a certainement dénoncé des français.

Un jour les maquisards se sont trompés de route en camion et sont passés dans le centre de Lempdes (avec des armes, de l'essence dans le camion). Les allemands les ont poursuivis et en ont tué trois. On a dit que c'était le belge qui les avait dénoncés.

A la Libération, le belge avait été mis en prison à Clermont-Ferrand. Mais il s'était évadé puis avait été arrêté vers Clermont-Ferrand par des gars de Lempdes qui l'avaient rattrapé à vélo sur la route.

A peu près au même moment, j'ai vu qu'il y avait du monde au centre du village, je suis allé voir. J'ai vu la femme du belge et ses deux filles, qui avaient entre 18 et 20 ans, agenouillées sur le gravier de la place. Le chef des « résistants » leur faisait faire le tour de la place à genoux et elles avaient les genoux en sang. On n'aurait pas dû faire ça, elles ne le méritaient pas car elles étaient, elles aussi, victimes du mari et de leur père ! La femme du belge et ses deux filles ont dû quitter Lempdes et leur maison a été vendue.

Celui qui s'était autoproclamé résistant quand les allemands furent partis c'était A....., qu'on surnommait le petit caporal. Il avait pris le commandement de la résistance locale. Ça florissait de partout à cette époque les résistants de la dernière minute. En réalité, A..... n'avait pas du tout résisté puisque pendant la guerre il était président d'un Syndicat agricole pétainiste. Il avait été collabo puis, très opportunément il était passé au maquis quand il a vu que ça tournait mal (on appelle ça « tourner sa veste »). Au fond c'était un con.

Après-guerre, quand je suis allé au cimetière des Carmes à Clermont pour voir la plaque commémorative de mon copain Roger, j'étais avec l'aumônier de Lempdes qui m'a raconté que le belge avait été condamné à mort par un tribunal militaire composé de résistants. Il a été fusillé au Puy de Crouel, une colline pas très loin d'ici où l'on fusillait les condamnés. Il a pris 12 balles dans le corps et il bougeait encore. Je m'en souviens comme aujourd'hui.

### ***Les résistants***

Il y a eu pas mal de résistance dans la région (Mont Mouchet, Cantal, etc.). Ça a fait des représailles de la part des allemands (et de leur ramassis de crapules). Mais il n'y a pas eu beaucoup de morts à Lempdes par rapport à la guerre de 14-18. Quelques maquisards comme René Laurent tué dans le Cantal, les armes à la main, un autre, policier, tué à Paris lors de la Libération et mon copain Roger tué au Claveix.

Un jour, des maquisards voulaient aller à Cournon et ils sont passés par là, sur le chemin. La nuit les allemands leur ont tiré dessus et ça a fait un de ces boucans. Ils se sont sauvés. Les soldats allemands n'étaient pas des foudres de guerre.

Attention, la seule chose qui unissait les résistants en France, c'était la volonté de chasser les allemands. Parce que sinon, ils ne s'aimaient guère entre différentes factions.

### ***La libération***

Les Allemands sont partis de Clermont-Ferrand qui s'est libérée toute seule. Les maquisards étaient là. Après le départ des allemands il y a eu des règlements de comptes qui ont fait quelques morts tués par les maquisards. C'était une sale période, il y avait des tombes, comme ça, un peu partout. Il y en avait une sous le pont de Dallet. Après la guerre les morts ont été ramassés et enterrés normalement. En fait ça n'a duré que deux ou trois jours. Après les maquisards ont repris les choses en main. C'était le gouvernement provisoire dans toute la France. À la libération on a changé presque immédiatement tous les maires des villages. Ceux qui avaient fait du marché noir n'ont pas eu de problème particulier.

### ***La vie quotidienne à Lempdes pendant la guerre***

Pendant la guerre, l'eau de vie était restée dans des demi-mi (600 litres). Les fûts appartenaient à l'Etoile d'Auvergne, un négociant en vin. Il avait prêté ses demi-mis à la coopérative.

Pendant la guerre les rendements n'étaient pas bons. Mais le vin était vendu et consommé. Avec du vin on pouvait tout avoir : on allait dans un magasin de costume on disait qu'on n'avait pas d'argent et lorsqu'on proposait « et avec du vin ? » la réponse était « ah ben oui ». C'étaient des échanges, du dépannage. Le marché noir c'était surtout ceux qui vendaient pour gagner de l'argent.

Le vin, pendant la guerre, on ne tenait pas à le vendre car il nous servait à faire des échanges avec ceux de la montagne pour avoir du beurre, du fromage. Ça a duré encore deux à trois ans après la fin de la guerre. A la



campagne, on ne manquait toutefois pas de nourriture comme dans les villes.

La guerre était finie. Un gars vient à la maison et cherchait à acheter du vin. Mon père lui répond que nous n'en avons pas. Le gars a alors proposé du tissu à ma mère. C'était du tissu anglais d'avant-guerre, un très beau tissu. Alors on lui en a trouvé du vin ! Ça a servi à confectionner le costume pour mon mariage.

Pendant la guerre il n'y avait pas d'autobus. La commune avait réquisitionné notre cheval pour tirer la calèche. Un demi-sang normand, un gros cheval qu'on avait acheté. Il était sage pas méchant, calme il travaillait bien. Le cheval trottait bien, il était costaud. Mon grand-père C..... conduisait la calèche et il allait une fois par jour à Clermont-Ferrand. Ça a duré pendant un an. Il transportait cinq à six personnes. La calèche c'était un tilbury avec une bâche pour la pluie et des bancs pour les passagers. Il était payé par la mairie pour faire ce travail.

Quand on allait à Clermont on savait qu'il y avait un risque de se faire arrêter. Mais du fait de notre jeunesse on ne se rendait pas toujours compte du danger qu'il y avait.

A Clermont-Ferrand j'ai vu des enfants juifs avec l'étoile jaune sur leur poitrine. J'ai vu d'autres enfants avec une étoile jaune à Vichy (quand j'allais voir mes tantes). À Lempdes il n'y avait pas de juifs, mais pour nous ils étaient des gens comme les autres. On ne savait pas qu'ils étaient déportés en Allemagne.

Il y avait un gars qu'on appelait « Bœuf », il pesait dans les 140 kg, il était gros et gras il buvait juste du lait car il avait trois ou quatre vaches mais il était feignant comme un bœuf. Un soir, au cours d'une conférence du gouvernement où l'on nous expliquait que nous devons manger moins pour donner aux gens des villes qui manquaient de nourriture, Bœuf est monté sur l'estrade et a dit : « touchez mes côtes, nous on mange du lard, vous n'aimez pas ? ». (Son gendre s'appelait G....., il venait de Malintrat. Il pêchait des grenouilles dans les marais.)

Mes parents faisaient la vigne. On chassait des lièvres. On pensait au jour le jour. Je ne sais pas si on pensait à l'époque. Je fréquentais Yvette qui est devenue ma femme.

Après-guerre on trouvait à peu près tout pour manger (lapins, poules, vin, patates, etc.). On ne peut pas dire qu'on a eu faim. Bien sûr on manquait bien du reste quand même.

Le cinéma a continué pendant la guerre. On était chez S..... (Café français). On y était quand les anglais ont bombardé Aulnat (le premier bombardement). On est sortis du cinéma précipitamment.

Un jour le commandant allemand vient chez le maire de Lempdes et dit : « Qui est cette Françoise ? Il faut que je la fasse hospitaliser ! J'ai trois soldats qui ont attrapé la chaude-pisse ». La Françoise R....., le maire, M....., savait qui c'était ; elle vivait avec un gars. Elle avait la quarantaine. Elle ne se faisait pas payer, c'était juste pour coucher. Mais quand elle travaillait aux champs, c'était une bonne ouvrière, elle était costarde et battait les hommes à la moisson pour faire les pignons. Mais arrivé le soir, elle buvait, se soulait et faisait n'importe quoi.

### ***L'accueil des réfugiés pendant la guerre***

On avait des réfugiés qui passaient et certains sont restés le temps de la guerre. Les réfugiés français venaient du nord, de la zone occupée. Ils touchaient une allocation pour vivre. On leur donnait pas mal de choses. On les logeait dans des maisons du village. Le maire avait fait ouvrir des maisons vides, notamment celle d'une veille femme qui était morte. Tous sont repartis après la guerre. Après la guerre ils sont retournés chez eux et certains nous ont écrit ou sont revenus nous voir à Lempdes.

Les réfugiés du nord avaient une aide du gouvernement pour vivre. Le père faisait les vendanges. On se retrouvait où on pouvait (granges). Elle est venue me voir après la guerre mais je n'étais pas là. Un an de moins. Elle était déjà mariée mais son mari était prisonnier en Allemagne. + sa belle-mère, sa sœur et son fils (elle avait un fils). Quelques 3 à 4 familles dans Lempdes.

Nous avons accueilli une famille en 1941. Ils sont restés un an et demi. Les réfugiés vendangeaient avec nous. Les réfugiés nous avaient aidés à faire la cabane au fond du jardin. On s'aidait les uns les autres. J'ai oublié le nom de leur fille, mais je l'aimais bien ! Elle est venue peut-être dix ans après la guerre, mais je n'étais pas là pour l'accueillir.

### ***La TSF pour écouter Radio Londres***

C'est pendant la guerre que les gens ont commencé à acheter des TSF pour écouter la radio anglaise. Mon père en avait acheté une. Les allemands auraient bien voulu écouter. Parce que la radio allemande diffusait beaucoup de propagande. « Ici Londres, ici Londres... » Je m'en souviens comme aujourd'hui.

J'étais pour De Gaulle évidemment. De Gaulle ça nous faisait rêver. Ce n'est pas pour ça que nous voulions tuer tous les Allemands. Les vieux qui avaient fait la guerre de 14-18 aimaient plutôt le maréchal Pétain parce qu'ils se souvenaient qu'il avait supprimé les attaques inutiles après 1917.

Les soldats allemands qui comprenaient le français essayaient bien d'écouter. Ils venaient presque tous les soirs à côté de la maison pour écouter notre radio. Ils voulaient que cette guerre se termine. Il était difficile de régler le volume sonore, c'était embêtant car il était difficile de mettre la radio en sourdine. Il fallait se méfier de la Gestapo.

Après l'annonce de la défaite de Stalingrad on a compris que c'était fini pour l'Allemagne, les soldats allemands avaient compris eux aussi.

### ***Souvenirs à Vichy***

Quand j'allais voir mes cousins à Vichy je dormais avec eux à l'hippodrome. Un matin, un cousin m'envoie chez sa mère pour lui porter des légumes. Et son berger allemand, qui ne suivait que mon cousin ou moi, est venu avec moi. En chemin, nous passons devant l'ambassade du Japon, l'une des rares en activité à l'époque. Là, il y avait un petit chien jap qui aboie après nous. Mon berger allemand l'a attrapé dans sa gueule

par la peau du cou. Et on avait un japonais qui nous hurlait de lui rendre son chien !

Un jour j'ai vu Pierre Laval qui était venu voir la milice qui s'était installée à l'hippodrome de Vichy (où l'on avait mis des vaches) La milice s'entraînait là. J'étais avec mes cousins (jardinier, contremaître). Pierre Laval a retiré son chapeau mais ni moi ni les autres n'ont soulevé son chapeau en retour. Mes cousins, même s'ils travaillaient là, à Vichy, étaient loin d'être des collabos.

### ***L'aviation à Aulnat tout proche de Lempdes***

Un bombardier anglais s'est abattu en mars 1944 entre Cournon-d'Auvergne et Lempdes. Quand le Lancaster a touché le sol ça a fait une grosse gerbe de feu. Il y avait sept pilotes qui sont tous morts. Des gens leur avaient coupé les doigts pour voler leurs alliances. La police allemande (Gestapo) cherchait qui avait fait le coup et a parlé de prendre des otages si elle ne trouvait les coupables. L'officier local allemand a défendu la population de Lempdes et s'était porté garant des villageois. Finalement ils ont découvert que c'étaient des bohémiens du plateau de la Saure qui avaient fait le coup. Qu'en ont-ils fait, on n'a jamais su.

Les allemands avaient un centre de gonio à Lempdes [station de radiogoniométrie], trois pylônes de 45 mètres de haut, plus un bâtiment. Ils s'en servaient pour leur aviation basée à Aulnat. Quand ils sont partis ils ont tout fait sauter. Mais avant de tout faire sauter ils sont passés en voiture pour prévenir la population d'ouvrir portes et fenêtres afin que le souffle des explosions ne détruise pas les vitres. Et ils ont déclenché les explosions l'une après l'autre. Ils ont été honnêtes dans ce cas-là. Les pylônes de gonio avaient été installés par les français juste avant la guerre. Ils n'avaient pas vraiment servi.

Les allemands réparaient les moteurs d'avions dans les granges parce qu'Aulnat avait été bombardé par les anglais et les américains. C'était un mois avant la fin de la guerre. Ils avaient mis le paquet. Un dimanche matin, je voulais me raser (on devait aller voir la mère d'Yvette). Tout d'un coup, 27 quadrimoteurs, des forteresses volantes, sont arrivés en cinq vagues successives à deux minutes d'intervalle. Ils ne passaient

qu'une seule fois et partaient après le largage. Cela a duré maximum trente minutes. Les premières maisons étaient à 300 mètres des bombes. Les alliés ont détruit la piste en ciment d'Aulnat (faite par Michelin) et tous les bâtiments. 27 forteresses volantes d'un seul coup, qui larguent des tonnes de bombes, ça fait de l'impression !

Seuls trois avions de chasse allemands avaient eu le temps de décoller mais ils se sont fait abattre par les chasseurs alliés qui étaient au-dessus des bombardiers ; ils tombaient en piqué comme des mouches. Un pilote allemand a sauté en parachute et est tombé sur l'hélice d'un avion de chasse allié. Ça l'a déchiqueté et les débris humains sont tombés sur une gardienne de vaches qui a eu une peur bleue. Je l'ai lu dans le journal. L'hélice du chasseur avait calé et le pilote allié a cru qu'il y passait et puis ça a redémarré. Le pilote américain est venu sur place à la fin de la guerre.

Le bombardement d'Aulnat du 28 avril 1944 : ce furent cinq vagues de 27 bombardiers. On avait peur que les bombes tombent sur Lempdes. Elles partaient en biais. Les avions sont passés au-dessus de Lempdes. Les anglais prenaient leur temps et utilisaient des fusées éclairantes. Les américains même s'ils bombardaient de plus haut ne rataient pas tellement leurs cibles, les bombes étaient bien tombées. La première vague a commencé à bombarder à environ un kilomètre de Lempdes, la dernière vague est tombée sur le bord du village d'Aulnat. Les américains n'ont perdu aucun avion dans les combats. Ce fut un bombardement régulier.

Ensuite les allemands ont embauché tout le monde pour reboucher les trous. Moi je n'y étais pas, je me cachais (à cause du STO). Mais les allemands voyaient bien que tout était perdu.

Les allemands ont fusillé beaucoup de gens à l'aérodrome.

### ***Les containers de faux billets***

Les anglais parachutaient des containers d'armes mais aussi de faux billets destinés aux résistants dans le maquis. C'étaient de vrais faux billets fabriqués par des employés de la Banque de France réfugiés en

Angleterre. Cela ne devait pas représenter des millions. Les résistants en auraient voulu plus d'armes.

À Lempdes il y avait deux gars qui avaient ramassé des containers contenant de l'argent largué par les anglais. Ils avaient gardé l'argent pour eux. Avant ils n'avaient pas un sou et soudain ils s'achetaient un camion tout neuf.

Comme il y avait trop de faux billets à la fin de la guerre, ceux envoyés par les Anglais, ceux laissés par les Allemands, ils ont été tous changés avec une nouvelle monnaie. Les gens qui avaient trop d'anciens billets (surtout faux) en ont brûlés pour ne pas se faire prendre. Il ne pouvait pas se présenter avec des paquets de billets car ils auraient dû alors expliquer où ils les avaient pris.

## **J'étais réfractaire du Service du Travail Obligatoire**

J'avais fini les chantiers de jeunesse quand les allemands ont occupé la partie sud du pays. Les chantiers ont alors été dissous. Ma classe (20 ans en 1942), devait partir au Service du Travail Obligatoire (STO) en Allemagne. Je n'y suis jamais allé, j'ai été, comme beaucoup d'autres, réfractaire au STO.

Loi instituant le Service du travail obligatoire (STO) du 16 février 1943.

Je ne voulais pas y aller, je ne voulais pas travailler pour les allemands. Si je n'avais pas obtenu mes sursis, je serais parti me cacher à la montagne au maquis, comme d'autres.

### ***Le système des sursis***

Toute la classe 42 avait passé la visite médicale et nous étions tous bons. Mais le médecin français m'a donné un sursis de quinze jours (ils en donnaient quand ils le pouvaient). Moi je faisais de la sinusite, ce qui était vrai. En fait, tout le monde de ma classe a obtenu le premier sursis. Georges M..... et moi on a eu d'abord quinze jours. Je suis revenu pour une deuxième visite et on m'a redonné un sursis de quinze jours. Et puis on a eu plusieurs fois des sursis de 15 jours.

Tous les quinze jours on devait faire renouveler notre sursis au bureau du STO à Clermont Ferrand. On a eu de la chance d'être aidés par le directeur du STO, Monsieur W..... qui nous renouvelait les sursis sans qu'on le lui ait demandé. Il nous faisait peur parce qu'il avait un nom alsacien et une tête de boche. Pourtant c'était un brave homme.

Le pauvre homme a été dénoncé parce qu'il donnait trop de sursis. Il a été arrêté et déporté en Allemagne où il est mort. Après la guerre la femme de Monsieur W..... a eu des ennuis car son mari avait été directeur du STO et elle était venue nous voir pour obtenir des témoignages prouvant que son mari nous avait aidés à obtenir des sursis

répétés. On a signé bien sûr parce qu'on lui devait bien ça en retour pour son aide.

Le Docteur B....., de Pont du Château, a eu aussi des problèmes parce qu'il avait fait de faux certificats pour que des jeunes n'aillent pas au STO.

### ***Notre évasion du bureau du STO...***

Les visites pour le STO se faisaient à Clermont-Ferrand, rue Barbançon, derrière la Cathédrale. J'y retourne avec un copain, Georges M....., fils du maire de Lempdes (il est mort il y a une quinzaine d'années).

Mais il y avait un nouveau directeur qui s'appelait Conté. Lui, il avait une tête sympathique, il avait entre 35 et 40 ans, mais c'était une véritable ordure. Il avait de longues bottes en cuir.

Conté nous a dit qu'on était des mauvais français. Il nous a dit que si nous ne voulions pas signer pour le STO en Allemagne il nous ferait arrêter et nous ferait descendre au 92<sup>ème</sup> RI, là où il y avait une prison redoutée.

Avec Georges M....., on s'est compris tout de suite et sans nous regarder, nous avons fait demi-tour et nous avons couru vers la porte. Un type d'une cinquantaine d'années, pas très grand, je me rappelle qu'il avait une barbiche blanche, s'est mis en travers de la porte. On lui est rentré dedans et on l'a poussé dans la cage d'escalier. Tandis que lui passait par-dessus la rambarde et tombait trois ou quatre mètres plus bas sur le sol, nous on a dévalé les escaliers. Quand nous sommes arrivés en bas le type hurlait comme un veau. Et comme il était en travers de la porte qu'il bloquait, on lui a administré des coups de pieds pour le faire dégager. Les deux GMR auraient eu le temps de nous tirer dessus mais ils ne l'ont pas fait (on a su après la guerre que les GMR étaient d'accord avec les résistants et qu'ils savaient que Conté aller se faire abattre peu après. On sentait que c'était la fin de la guerre et les GMR voyaient que c'était fini pour les allemands et ils rendaient service à la résistance parce qu'ils craignaient pour eux-mêmes vu qu'ils avaient bien aidé les allemands).

Arrivés dans la rue Barbançon on a couru sans nous arrêter et sans nous retourner pour comprendre ce qui se passait.



### ***...suivie de l'assassinat du directeur du STO***

Mais en arrivant à l'angle de la rue qui débouche devant la cathédrale, on a croisé deux gars dans une Traction, j'ai à peine eu le temps d'apercevoir leurs visages. J'ai su après la guerre, que les deux types étaient des résistants venus pour descendre Conté qui a effectivement été abattu cinq minutes après notre fuite vers 17 heures.

Si j'avais retrouvé les résistants qui étaient dans la voiture je leur aurais bien payé un gueuleton.

Après la guerre, quand on a été place Delille chercher la plaque pour Roger Cournil, il y avait une plaque pour Conté. Mais personne n'était venu la chercher.

### ***Ce qui s'est passé par la suite***

Le bureau du STO avait nos adresses, mais on n'a pas eu d'ennuis. Ils sont quand même venus me chercher à la maison après, mais je n'y étais pas. J'avais quand même été quatre ou cinq jours chez la grand-mère de ma femme pour me cacher. On ne m'a jamais convoqué ensuite. De toutes façons tout le monde voyait que c'était foutu et tout le monde s'en foutait. Les américains étaient déjà entrés dans Paris.

J'avais une fausse carte d'identité avec une date de naissance falsifiée (je ne me souviens plus si c'était plus jeune ou plus vieux). Elle avait été faite par un employé de la mairie, probablement avec la complicité de Georges M....., sans que son père (Maire) le sache. J'avais gardé cette carte (avec les papiers de ma mère). Après-guerre j'en ai refait une correcte à la mairie.

Peut-être sept ou huit de notre classe sont partis au STO. Mais ils sont tous revenus. L'un avait été bombardé par les Américains en Allemagne. Ceux qui sont partis en Allemagne avec le STO n'ont pas été punis à leur retour.

J'ai obtenu, après la guerre, une carte de réfractaire volontaire du STO. Elle prouvait juste qu'on avait refusé de travailler pour les allemands, mais ça ne donnait aucun droit particulier, elle ne m'a jamais servi.

## **En souvenir de mon ami Roger Cournil**

Roger Cournil était mon ami d'enfance, mon ami de tous les jours. Il était fils unique. Roger était doué pour tout, à l'école notamment. Avant la guerre il était viticulteur et il travaillait chez Michelin. Les parents de Roger le faisaient travailler dur dans leurs vignobles sur la grande route de Cournon. Il fréquentait Suzanne G..., la sœur de ma femme.

La résistance, il a un peu pris ça comme des vacances...

Déjà quand les Allemands sont venus en 1940, Roger était dans les vignes, avec une veste blanche, il courait, il voulait fuir, il avait peur que les allemands emmènent les jeunes. Les soldats allemands étaient sur la cime de la côte des Creux, en face. Ils l'ont vu à la jumelle et ils lui ont tiré dessus au canon (petit calibre). Il s'est enfui.

Puis il est revenu à Lempdes où il est resté pendant deux ans (où il n'y avait pas les Allemands, 1940-1942). Puis il est parti dans le maquis en 1942. A la différence d'un Guy Moquet qui était communiste par idéologie, mon copain Roger Cournil n'était pas communiste, il n'avait pas trop d'idées, tout comme moi. Il voulait partir au maquis. Mon beau-père lui avait dit de ne pas y aller, mais il n'a pas écouté.

En mars 1944, il était revenu Lempdes deux ou trois jours avant de se faire tuer. Il avait un petit revolver qu'il était tout fier de nous montrer.

On aurait dit qu'il le cherchait [de se faire tuer par les allemands].

### ***La tuerie du Claveix, le 30 mars 1944***

Roger et d'autres jeunes résistants étaient au Claveix qui se situe près de Cisternes-la-forêt. Ce 30 mars 1944, ils dormaient tranquilles dans une grange.

Ils étaient un peu insouciant, ils le prenaient un peu pour des vacances forcées. Mais ce n'était pas de la rigolade ! Et puis ils ont été dénoncés par des français parce que les allemands ne pouvaient pas tout savoir.

Mon père les avait prévenus de mettre des sentinelles. De la route, pour monter il y avait 150 mètres et s'il y avait eu des sentinelles, ils auraient pu s'enfuir à temps. Mais ils ont été surpris dans leur sommeil, il n'y a pas eu de combat, ils ne se sont pas défendus, ils n'étaient même pas correctement armés. Les allemands les ont fusillés comme ça et ont brûlé les corps dans la grange.

J'ai su les détails après la guerre parce que j'ai vu sa tombe au cimetière des Carmes où l'on avait été mettre une plaque devant la stèle commémorative. Cette plaque rappelle qu'« Ici reposent les cendres de 10 jeunes résistants fusillés et brûlés par les nazis au Claveix ».

Plus tard, après la guerre, je suis allé au Claveix pour retrouver un monument commémoratif qui avait été érigé là. Mais comme il n'était pas bien haut, il avait disparu sous les ronces.

### ***C'est moi qui ai dû aller informer ses parents***

Un dimanche, un gars, le père d'un des jeunes fusillés, est venu nous prévenir à Lempdes. Il m'a dit : « Vous connaissez bien Bambi ? » Je savais que c'était le surnom de mon copain Roger, mais comme je me méfiais, je lui ai répondu que non, que je ne connaissais personne de ce nom. Il m'a répliqué : « Ne me racontez pas d'histoire, je sais très bien qui vous êtes et je sais que vous connaissez bien Bambi ; Je suis venu vous informer qu'il est mort avec ses camarades ». Il a demandé qu'on prévienne les parents de Roger. Ce jour-là j'aurais mieux aimé aller ramasser de la... J'ai fait des aller-retour plusieurs fois dans la rue des écoles avant d'aller dire aux parents de Roger qu'il était mort. Heureusement j'ai trouvé un copain Marius M..... (qui est toujours vivant mais qui n'habite plus à Lempdes) qui est venu avec moi. A deux on était plus forts.

Les parents s'y attendaient un peu, ils ont compris en voyant nos têtes. Sa mère faisait pitié à voir. C'était leur fils unique.

Roger est mort à 22 ans. Il y a une place nommée « Roger Cournil » à Lempdes, en-dessous de l'église.